

NOUVELLES LETTRES  
ET  
OPUSCULES  
INÉDITS  
DE LEIBNIZ

PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION

PAR

A. FOUCHER DE CAREIL.

~~~~~  
LETTRES SUR DESCARTES ET LE CARTÉSIANISME.  
LEIBNIZ PLATONISANT, OU LE PRÉDON ET LE THÉÉTÈTE TRADUITS.  
MÉLANGES.  
REMARQUES SUR WEIGEL. — FRAGMENT SUR LA LIBERTÉ. — LETTRES A HOBBS.  
APPENDICE CONTENANT LES LETTRES A ARNAULD ET A FARBELLA.  
SA VIE ET SON PORTRAIT PAR LUI-MÊME.

~~~~~  
PARIS  
AUGUSTE DURAND, LIBRAIRE, RUE DES GRÈS, 7.

—  
1857

PLATONIS PHÆDO  
VEL DE ANIMI IMMORTALITATE <sup>(1)</sup>

SALVIS SENTENTIIS

A LEIBNIZIO CONTRACTUS <sup>(2)</sup>.

Echecrates à Phædone, qui morienti Socrati affuerat, totius rei gestæ, et ultimorum in primis sermonum tanti viri narrationem petit. — Cui Phædo, morem gerens, refert ea de die, quâ venenum in carcere hausit Socrates, affuisse illi, præter se, *Athenienses*, Apollodorum et Critobulum, et patrem hujus Critonem et Hermogenem, Epigenem, Æschinem, Antisthenem, Ctesippum, Menexenum; peregrinos verò Simmiam ac Cebetem et Phædondam, *Thebanos*; tum Euclydem et Therpsionem, *Megareses*. Hi ad Socratem manè ingressi (ait Phædo), sedentem in lecticâ et crura nuper, ut fieri solebat,

(1) Postea in Theophili paraphrasim incidi, in qua versus intermiscuntur. Fuit olim in Gallia celebris. Locis quibusdam a sensu prorsus aberravit Theophilus. Verbi gratia, cum Cebes exclamat: *proh Jupiter!* subaddit Phædo: *Thebanorum more*, significans Thebanos in sermone hanc exclamationem subdere solitos esse. Theophilus contra interpretatus est quasi Cebes hæc verba dixisset: *Thebanorum more*.

(Nota Leibnizii ab editore in latinum versa.)

(2) Nota quædam Leibnizii manu exarata mensem martium 1676 indicat, utpote contracti sermonis istius tempus. (Nota editoris.)

## FIDÈLE ABRÉGÉ DU PHÉDON DE PLATON

OU DE SON

TRAITÉ SUR L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME<sup>(1)</sup>RÉSUMÉ PAR LEIBNIZ <sup>(2)</sup>.

Echecrate demande à Phédon, qui avait assisté à la mort de Socrate, le récit de cet événement et surtout les derniers discours de ce grand homme. Phédon, pour lui être agréable, raconte que le jour où Socrate but le poison dans sa prison, il y avait auprès de lui, outre lui Phédon, en Athéniens : Apollodore, Critobule et son père Criton, Hermogène, Epigénès, Æschine, Antisthène, Ctsippe, Menexène; et en étrangers : Simmias, Cébès et Phædonidas de Thèbes, Euclide et Therpsion de Mégare. « Étant venus le matin visiter Socrate, dit Phédon, ils le trouvèrent assis sur un lit de repos et se frottant les jambes qu'on venait de débarrasser de leurs chaînes, suivant la coutume observée pour

(1) J'ay rencontré depuis la paraphrase de Théophile où il y a des vers entremeslés. Elle a fait du bruit en France du temps passé. Il y a des endroits que Théophile n'a pas bien compris, par exemple quand Cébès disoit : *proh Jupiter*. Phædo ajoute : *Thebanorum more*, voulant dire que ceux de Thèbes mesloient dans leurs discours cette exclamation. Théophile l'a pris comme si Cebès nous avait dit ces mots : *Thebanorum more*. (Note de Leibniz.)

(2) Une note en marge de la main de Leibniz nous prouve que cet abrégé a été fait par lui dans le mois de mars 1676. (N. de l'Édit.)

imminente morte, vinculis soluta perfricantem reperere. Quos ut vidit Socrates : — Videte, inquit, amici, quàm facilis sit in contraria transitus; nam hoc cras modo dolore afficiebatur ex vinculis, nunc subito successit voluptas. Quod si advertisset Æsopus, condidisset, opinor, fabulam, narravissetque nobis Deum duarum rerum ità pugnantium, cùm aliam non posset, saltem apices conjunxisse. — Tum Cebes, suscepto sermone :

Opportunè, inquit, ô Socrates, Æsopi mentionem facis, nam intelligo te in carcere, quod nunquàm antè facere solitus eras, poemata scribere cœpisse, et Æsopi fabulas carmine complexum; quod imprimis miratus est Evenus <sup>(1)</sup>, poeta, ut scis, et philosophus, jussitque ut à te causam rogarem. — Socrates, cùm respondisset somnia quædam aliquoties admonuisse ut musicam exerceret, id se verò intellexisse de poesi : Hoc, inquit, ô Cebes, responde Eveno, atque illud adde, ut si probè sapit, me quàm primùm sequatur, migro enim hinc hodie : non tamen fortè sibi vim inferet, non enim fas esse aiunt.

—Tum Cebes : Quid istud, ô Socrates ? fas quidem non esse se ipsum violare, philosophum tamen optare morientem sequi ? — Cui Socrates : Audivistis

(1) Arbitror Evenum paucis post Socratem diebus obiisse, idque Platonem non explicuisse in dialogo velut rem eo tempore notam, et intelligi daret quandam fuisse in Socrate imprimis morituro vim vaticinatricem.

(Nota Leibnizii manu exarata.)

les prisonniers dont la mort était proche. Dès que Socrate les vit : — Vous voyez, mes amis, dit-il, combien l'on passe aisément d'un état à un état contraire; à l'impression de douleur que causait tout à l'heure à cette jambe les liens dont elle était chargée a succédé tout à coup une sensation de plaisir. Si Esope avait fait cette remarque, c'eût été, je pense, le sujet d'une fable, où il nous eût raconté que Dieu, ne pouvant joindre l'une à l'autre deux choses aussi contraires, en avait du moins réuni les extrémités. — Alors Cébès prenant la parole : C'est à propos, dit-il, ô Socrate! que tu cites Esope, car j'apprends que, dans ta prison, tu as commencé, ce que tu ne fis jamais jusqu'alors, à écrire des poèmes, et que tu as mis en vers les fables d'Esope. C'est un grand sujet d'étonnement, surtout pour Evenus<sup>(1)</sup>, qui est, comme tu le sais, poète et philosophe : il m'a prié de t'en demander la raison. — Socrate, après avoir dit que maintes fois des songes l'avaient averti d'apprendre la musique, et que par là il entendait la poésie : Fais, dit-il, ô Cébès, cette réponse à Evenus, et dis-lui en outre que, s'il veut agir en sage, il ait à me suivre bientôt, car c'est aujourd'hui que je m'en vais d'ici; et cependant je doute qu'il emploie la violence, car on dit que cela est défendu. — Alors Cébès : Qu'est-ce cela, ô Socrate! il n'est point permis de se faire violence, et pourtant un philosophe peut désirer de suivre un

(1) Je pense qu'Evenus était mort peu de jours après Socrate, et que Platon n'a pas donné d'explication sur un fait qui était connu de son temps. Il donnerait à entendre qu'il y aurait eu en Socrate, surtout au moment où il allait mourir, comme un don de prophétie.

(Note de la main de Leibniz.)

talia jàm à Philolao, subest tamen paradoxo quidam; nam si quibusdam aliquandò meliùs est mori quàm vivere, cur non liceat sibimet prodesse, et quid opus ut alium expectent, qui ipsis prosit? Sed hæc, si placet, discutiamus nonnihil, quandò nihil aliud ad solis occasum, usque quod mihi moriendi tempus Athenienses posuère agendum superest; ità enim me apud vos quoque purgavero, qui meam moriendi facilitatem culpâstis.

Altioris sanè indaginis est arcana illa sententia, in quodam hîc carcere esse homines, neque cuiquam seipsum solvere atque aufugere jure licere. Illud verò clarius videtur, homines ipsos esse quamdam possessionem Deorum, nec priùs debere quemquam se interficere, quàm Deus necessitatem imposuerit: quemadmodum si quod ex mancipiis tuis se interimeret, irasceris utique, et si posses, etiam punires. — Tum Cebes: Esto, inquit, neminem mori debere nisi jussum, sed ut libenter moriatur etiam jussus, hoc à ratione alienum videtur. Non est servo jus fugiendi, at si à domino bono ejiciatur domo et à familiaribus avulsus, barbaris ignotisque venumdetur, utique dolebit et tantò magis, quantò meliùs bona sua præsentia intelliget. — Ad hæc Simmias: Hoc tibi quoque dictum putato, ô Socrates, qui à vitâ libenter discedens et amicos tuos, et, quod plus est, Deos, dominos bonos, faciliùs quàm

homme qui meurt. — Socrate répondit : Tu as entendu de telles choses de Philolaus, mais cela cache un paradoxe ; car si, aux yeux de quelques-uns, il est plus doux de mourir que de vivre, pourquoi ne serait-il point permis de se rendre heureux soi-même et faudrait-il attendre un bienfaiteur étranger ? Mais, si tu le veux, discutons sur ce point, puisque nous n'avons rien autre à faire jusqu'au coucher du soleil, moment que les Athéniens ont fixé pour ma mort ; je pourrai ainsi me disculper devant vous, qui accusez cette pente que j'ai de mourir.

C'est une question qui demanderait de profondes recherches que cette mystérieuse sentence qui a placé l'homme ici-bas comme dans une prison et qui ne permet à personne de s'en tirer soi-même et de s'en échapper. Mais, ce qui est plus clair, c'est que les hommes eux-mêmes sont comme la propriété des dieux, et ils ne doivent se donner la mort que lorsque Dieu leur en a donné l'ordre. Ainsi, si quelqu'un de tes esclaves se tuait, tu te mettrais en colère, et même, si tu le pouvais, tu l'en punirais. — Alors Cébès : Je t'accorde, dit-il, que personne ne doit mourir sans ordre, mais mourir avec plaisir, quand l'ordre est donné, voilà ce qui paraît contraire à la raison. L'esclave n'a pas le droit de s'enfuir, mais s'il est rejeté de la maison d'un bon maître, arraché du sein de la famille et vendu à des barbares et à des inconnus, sa douleur en sera grande, et d'autant plus grande, qu'il aura apprécié la bonté de sa condition présente. — A cela Simmias : Tu peux t'appliquer ces paroles, ô Socrate ! puisque, en partant, tu abandonnes, d'une pente si facile, tes amis et même les dieux, ces maîtres

par est, relinquis. Scis enim, si omnia quæ fieri solent facere voluisses, potuisses te servare vitam. — Tum Socrates : Conabor, amici, nunc apud vos accuratiùs, quàm nuper apud Athenienses iudices, me defendere. Equidem, ô Simmia atque Cebes, nisi me migraturum putarem, primùm quidem ad Deos alios sapientes et bonos, deindè ad homines defunctos, his qui hìc sunt meliores, injustè agerem, non molestè ferens mortem. Nunc certo habetote *sperare* me ad viros bonos iturum, sed hoc quidem haud omninò asseverarem. Quod verò ad Deos, dominos valdè bonos, iturus sim, certum habetote, si quid aliud unquàm; idque unum est quod ego ausim affirmare. Quare mortem non ægrè fero, sed bono animo sum speroque superesse aliquid defunctis et multo meliùs fore bonis quàm malis. — Tum Simmias : Quid facis, ô Socrates ! qui, cum præclarâ adèò sententiâ te hinc proripis, nec tanti boni nos quoque participes relinquis ? Denique non aliter te apud nos purgabis, quàm si hoc quidem persuaseris. — Huic Socrates : Rectè, inquit, ô iudices, idque facere conabor. Principio itaque arbitrator philosophorum esse meditari mortem, ut ridiculum videatur eos molestè ferre, si id adveniat, quod per omnem vitam agitavêre. Deindè ipsi philosophi imprimis morte digni sunt. Quod ne rideatis, scitote ingens illis bonum esse mortem. Quid aliud autem philosophi quotidie agunt ? Nam voluptatibus et curâ corporis non ultrà ducuntur

si bons. Car, tu le sais, si tu avais voulu faire tout ce qu'on fait d'ordinaire, tu aurais pu sauver ta vie. — Alors Socrate : J'essaierai, ô mes amis ! de me défendre plus consciencieusement auprès de vous que je ne l'ai fait l'autre jour devant mes juges d'Athènes. Oui, sans doute, Simmias et Cébès, si je ne croyais que je vais rejoindre d'autres dieux sages et bons, et même des hommes morts meilleurs que ceux qui sont ici-bas, j'aurais tort de rester indifférent à la mort. Et maintenant, soyez-en sûrs, j'ai l'espérance d'aller retrouver des hommes bons ; je ne voudrais pas l'affirmer, mais, ce qui est certain, si jamais quelque chose le fut, c'est que j'irai vers des dieux qui sont de bons maîtres, et c'est là la seule chose que j'oserais affirmer. Voilà pourquoi je ne quitte point la vie avec regret ; j'ai bon courage et j'espère qu'il y a quelque chose après la mort, et que le sort des bons sera meilleur que celui des méchants. — Alors Simmias : Que fais-tu, ô Socrate ! toi qui, sur la foi de si grandes maximes, t'arraches du milieu de nous, et ne veux point nous faire participer à des biens si immenses ? Tu ne peux te justifier à nos yeux qu'en nous persuadant ce que tu as avancé. — Alors Socrate : C'est bien, ô mes juges ! et je vais m'efforcer de le faire. Et d'abord, je pense qu'il est d'un philosophe de méditer la mort, en sorte qu'il serait un objet de risée, s'il soutenait mal un événement dont l'attente a rempli sa vie. Secondement, c'est surtout aux philosophes qu'il convient de mourir, et c'est très-sérieusement que je parle ; sachez que la mort est pour eux un grand bien. Quelle autre chose font-ils tous les jours ? Car les voluptés et les soins du

quàm necesse est, et cùm sapientiam quærunt, non ignorant sinceris cogitationibus impedimento esse corpus, si inquisitionis socium assumant. Nam nec visus, nec auditus aliquid exhibent sinceri; et tum optimè ratiocinamur, cùm nec visus, nec auditus, nec dolor, nec voluptas turbant. Quæso te, Simmia, ipsamne justī et pulchri et magni essentiam aliquid esse putas? — Ità certè. — Hoc verò an oculis perspici potest? — Minimè. — Hæc tamen cogitanda sunt, si veritatem et sapientiam quæramus; abducenda ergò à sensibus mens est. At impedimenta à corpore quotidie nascuntur. Alendum est enim corpus et ad eam rem opus pecuniis; pecuniarum autem causâ qualia faciant homines nôstis. Itaque qui purè intelligere volent, optabunt à corpore recedere ejusque voti, non nisi morte compotes fient. Si quis verò mortem molestè ferat, eum non φιλόσοφον, sed φιλοσώματον esse scitote. Alii qui mortem majoris mali vitandi causâ oppetiēre, solo metu, si quidem id fieri potest, fortes sunt; philosophus solus, spe boni majoris, imò unici sive summi. Animadvertendum est enim non esse hanc rectam ad felicitatem viam, ut voluptates voluptatibus, dolores doloribus redimamus, et metum metu, et majus minori, tanquàm nummos, commutemus. Sed ille duntaxat rectus sit nummus, cujus gratiâ hæc omnia oportet

corps ne les occupent que le temps justement nécessaire, et lorsqu'ils recherchent la sagesse, ils n'ignorent point que le corps, quand il est associé à leurs recherches, est un obstacle aux pures pensées; car ni la vue, ni l'ouïe ne nous donnent rien de pur, et nous raisonnons d'autant mieux que ni la vue, ni l'ouïe, ni la douleur, ni la volupté ne nous troublent pas. Mais, dis-moi, Simmias, l'essence du juste, du beau et du grand, penses-tu que ce soit quelque chose? — Simmias : Oui, certainement. — Socrate : Mais est-ce quelque chose que les yeux aperçoivent? — Simmias : Non. — Socrate : Il y faut penser pourtant, si nous recherchons la vérité et la sagesse; il faut donc dégager l'esprit des sens. Mais journellement le corps fait naître des obstacles. Il faut le nourrir, et pour cela nous avons besoin d'argent, et ce que font les hommes pour de l'argent, vous le savez. Ceux donc qui aspirent à l'intellection pure souhaiteront de s'isoler du corps, et ils n'atteindront la fin de leur désir que par la mort. Si quelqu'un a peur de la mort, sachez qu'il n'est point ami de la sagesse, mais de son corps. Quant à ces autres qui n'ont recherché la mort que pour éviter un plus grand mal, ils n'ont que le courage de la peur, si je puis dire : seul, le philosophe ne la désire que pour un bien plus grand, pour le bien unique et suprême. Car il faut bien observer que la vraie route du bonheur n'est pas de racheter le plaisir par le plaisir, la douleur par la douleur, la crainte par la crainte, le plus grand par le plus petit, comme si nous échangeions des pièces de monnaie. Mais la seule monnaie qui soit vraiment bonne est celle contre laquelle il faut tout échanger, tout

commutari atque venundari, scilicet sapientia, sine quâ temperantia abstinens voluptatibus, et fortitudo dolores perferens, tantùm umbræ sunt virtutum. Ego me ex eorum numero esse scio, qui omni studio ad veram vitam contendere; quantùm autem profecerim, mox discam. Habetis cur non perturbet, cùm vos eosque qui hìc sunt, dominos relinquo; spero enim me et illic non minùs bonos dominos amicosque inventurum, si igitur defensio mea vobis magis quàm Atheniensibus iudicibus satisfacit, benè se res habet. — Suscipiens sermonem Cebes, cùm ista finisset Socrates: Cætera quidem, ô Socrates, rectè dicta videntur; quantùm verò ad ipsam animam spectat, valdè ambigunt homines, ne anima à corpore separata nusquàm sit ulterius, sed statim exstinguatur; nam si superesse constaret, magna spes foret, vera esse quæ dicis, animam scilicet in se collectam, et à corpore separatam, fore perfectiorem. — Tum Socrates: Si ità vultis, etiam hoc per id, quod mihi superest, vivendi tempus, agitemus. Vetus opinio est abire animas ad inferos atque inde aliquandò hùc reverti. Quo posito, utique medio tempore existunt animæ. Hæc verò opinio etiam probata habebitur, si consideretur non fieri viventes nisi ex mortuis, nec mortuos, nisi ex viventibus; quemadmodùm somniantes ex vigilantibus, et contrà: et in universum contraria ex con-

vendre, à savoir la sagesse ; car, sans elle, la tempérance, qui nous fait nous abstenir de la volupté, le courage, qui nous fait supporter les douleurs, ne sont que des ombres de vertus. Quant à moi, je sais que je suis du nombre de ceux qui font tous leurs efforts pour parvenir à la vraie vie, et je saurai bientôt si j'y ai fait quelques progrès. Vous savez donc maintenant pourquoi je ne suis point troublé en vous quittant, vous et ceux qui sont les maîtres ici-bas. C'est que j'espère trouver dans l'autre monde de bons maîtres et des amis non moins bons. Et si ma défense vous satisfait plus que les juges athéniens, tout est pour le mieux. — Cébès prenant la parole, après que Socrate eut parlé : Certes, ô Socrate ! dit-il, le reste de ton discours paraît juste ; mais pour ce qui regarde l'âme, il y a de grandes difficultés parmi les hommes afin de savoir si l'âme, séparée du corps, n'a pas d'existence ultérieure et s'éteint tout à coup ; car s'il était certain qu'elle survécût, ce serait un grand sujet pour nous d'espérer de voir arriver ce que tu dis, à savoir que l'âme, recueillie en elle-même et séparée du corps, en sera plus parfaite. — Alors Socrate : Si vous le voulez, nous allons, pendant le temps qui me reste encore à vivre, agiter cette question. L'opinion ancienne est que les âmes vont dans les enfers et que, de là, elles reviennent un jour sur terre. Cela posé, les âmes existent très-certainement dans l'intervalle. Cette opinion acquerra la force d'une preuve, si l'on considère que les vivants ne naissent que des morts, et les morts des vivants, de même que le sommeil vient de la veille, et réciproquement, et, en général, les contraires des con-

trariis : transitus autem ab uno contrariorum in alterum, unius generatio alterius extinctio est. Et unius quidem horum contrariorum manifesta nobis per experientiam generatio est : ipsum scilicet mori, quod mortui productio est. Consentaneum ergo, nisi in hoc uno mancā putemus naturam, esse contrarii quoque alterius generationem aliquam quæ est reviviscentia. Et certè, nisi circulus in his esset, alterumque ex altero reproduceretur, directā tantū progressio foret, omniaque ad idem devenirent.

Visus est ista Cebes non mediocriter comprobare subjecitque multò clariora fore, si illud cogitetur, toties à Socrate ipso inculcatum : cū discamus aliquid, nos tantū reminisci; idque eo in primis pulcherrimo constare argumento, quòd interrogatī homines, si quis eos rectè interroget, ipsi omnia quemadmodū sunt, respondent in ipsis etiam abstrusioribus, qualia sunt geometrica; quod nunquā facere possent, nisi ipsis jām inesset scientia quædam. Quod si ergò tantū reminiscimur, utique scivimus aliquid antè hanc vitam. — Cū subdubitaret hīc nonnihil Simmias, aut saltem hæreret, Socrates resumpsit sermonem, et : Nonne, inquit, confiteris, Simmia, id vulgò reminiscentiam appellari, cū quis, aliquā re perceptā, ad alterius cujusdam diversæ rei cogitationem veniat, ut si

traires. Mais le passage continuel de l'un des contraires à l'autre est naissance pour celui-ci, mort pour celui-là. L'expérience nous montre très-clairement comment s'engendre l'un de ces contraires; c'est à savoir que ce qui vient de la mort y retourne. Je crois donc, à moins toutefois que nous ne pensions que la nature ait manqué en ce seul point, je crois donc, dis-je, que l'autre contraire aussi est engendré, et que c'est la seconde vie. Certes, si cette impulsion ne suivait un mouvement circulaire, si les choses ne se reproduisaient pas les unes par les autres, la progression se ferait toujours en ligne droite, tout serait confondu. — Cette preuve parut faire effet sur Cébès; il ajouta que tout s'éclaircirait davantage, si on faisait réflexion sur ce principe si souvent inculqué par Socrate lui-même : quand nous apprenons quelque chose, nous ne faisons que nous ressouvenir; et la plus forte preuve en est sans doute que les hommes interrogés, si toutefois l'interrogateur est habile, répondent d'eux-mêmes ce qui est réellement et cela même dans les sujets les plus abstrus, comme le sont les questions de géométrie : ce qu'ils ne sauraient faire, s'il n'y avait en eux une certaine science innée. Mais si nous ne faisons que nous ressouvenir, il faut bien que nous ayons su quelque chose avant cette vie. — Comme Simmias paraissait conserver un léger doute ou du moins quelque hésitation, Socrate reprit l'entretien : Tu ne peux manquer d'avouer, Simmias, que l'on appelle communément réminiscence l'état d'un homme qui, percevant une chose, pense à une autre d'une autre espèce; c'est ainsi qu'une lyre nous fait ressouve-

lyra faciat hominis reminisci? — Ità est, ait Simmias. — Scito ergò idem fieri in acquisitione scientiæ; nam cùm lapides duos cogitamus æquales et mox duo quoque ligna, tunc ipsius per se æqualis reminiscimur, quod in nullo homine continetur, et cujus aliundè in nobis existens notitia tantùm excitatur. Sed hoc accuratiùs probandum est: ipsum per se æquale utique est aliquid, ejusque etiam notitiam habemus, at non è ligno neque è saxo, nam lignum et saxum non sunt per se æqualia, quoniam modo æqualia, modo inæqualia sunt. Hoc ampliùs cùm judicamus, duo esse æqualia aut inæqualia, ad eam quæ in nobis est, referimus cognitionem æqualis; ea ergò jàm præexistit in nobis. Cùmque fateamur à nullo sensu, nec visu scilicet, nec tactu, nec alio acquisitam adeoque et cum nativitate in nobis fuisse; idemque est de cæteris notitiis pulchri scilicet et boni aliorumque: hinc jàm alterum sequitur, vel scientiam nobis cum nativitate infusam, vel nos antè nativitatem scientiam possedissee, alterutrum elige, ô Simmia. — Cùm hinc tergiversaretur Simmias, perrexit Socrates: — utrovis modo discere erit reminisci. Age, Simmia, putasne eorum quæ dicimus, statim rationem reddere rectèque respondere posse? — Ego verò, ait Simmias, adeò id non puto, ut ve rear ne nemo cràs hic supersit qui possit. — Ergò,

nir d'un homme. — Je te l'accorde, dit Simmias. — Socrate : Sache donc qu'il en est de même dans l'acquisition du savoir. Si nous pensons à deux pierres qui sont égales, puis à deux morceaux de bois, nous nous ressouvenons alors de ce qui est égal en soi, qui n'est renfermé dans aucun homme, et dont la notion préexistante en nous-même ne fait que s'y réveiller. Mais cela demande à être prouvé avec plus de soin. Ce qui est égal en soi est certainement quelque chose, et nous en avons connaissance. Mais cette connaissance ne vient pas du bois ou de la pierre, car ni le bois ni la pierre ne sont égaux par soi, puisque tantôt ils le sont et tantôt ils ne le sont pas. Lorsque nous portons ce jugement sur l'égalité ou l'inégalité, nous nous rapportons à la connaissance de l'égalité, qui est en nous et qui déjà y préexiste, et nous disons que cette connaissance ne nous a pas été donnée ni par les sens, ni par la vue, ni par le toucher, ni par aucune science acquise, mais qu'elle était innée en nous, et il en est de même des autres connaissances du bien, du beau, etc. Mais ici se présente une autre difficulté : la science est-elle infuse en nous au moment de la naissance, ou la possédons-nous avant de venir au monde ? Laquelle de ces deux opinions devons-nous choisir, Simmias ? — Comme Simmias hésitait, Socrate continua : Dans les deux cas apprendre sera se ressouvenir. Penses-tu, Simmias, lui dit-il, que tous puissent immédiatement donner une solution et répondre avec précision à toutes les questions qui nous occupent ? — Simmias : Non-seulement je ne le pense pas, mais je crains bien aussi qu'aucun de ceux qui seront encore vivants demain ne le

ait Socrates, ignorant aliquandò, mox sciunt, nemine dicente si modò rectè ducas; sciverant ergò aliquandò et obliti reminiscuntur (<sup>1</sup>). Sed an nascendo scientiam acceperimus, ità definiemus: ponamus ità esse; sequitur aliquo saltem tempore durare nobis scientiam nascendo, si ità vis acceptam, postea interire obliviscendo nisi quod intum est dicere malimus simul nos accipere scientiam et perdere; tale autem tempus cùm nullum sit in hâc vitâ inde à nativitate sequitur, habuisse nos scientiam antequàm nasceremur. — Tum Simmias: Mirificè hæc confecisti, ô Socrates, eademque mihi videtur esse necessitas atque pulcherrima hûc ratio nos perduxit ut animam pariter ac ipsas illas essentias antequàm nasceremur exstitisse confiteamur, nihil enim certiùs quàm existere ipsum bonum et ipsum pulchrum. Et hæc quidem satis mihi persuasisti, ô Socrates, sed vellem persuadeas et Cebet, homini omnium ad credendum tardissimo, imò et mihi ipsi videtur, etsi concedendum sit animam fuisse antequàm nasceremur, non ideò sequi

<sup>1</sup> Pars hactenus dictorum solida est: ejusdem, etc., æqualis esse quasdam in nobis perceptiones à sensibus non acceptas certum est, sed propositiones quas ex his notitiis sive ideis ducimus, discimusque à nobis ipsis, eas necesse non est nos jam olim scivisse, sequetur enim ne nova quidem theoremata à nobis inveniri posse quæ non jam antea sciverimus, cùm tamen novorum characterum usus nova exhibeat theoremata. (*Nota Leibnitii manu exarata.*)

puisse faire. — Socrate : Donc, ils deviennent d'ignorants qu'ils étaient savants, sans que personne ne leur communique la science et pour peu qu'on sache les conduire : on a su, on oublie et l'on se ressouvient. Mais, afin de voir si c'est en naissant que nous recevons la science, nous procéderons ainsi : supposons le fait. Il s'ensuit que, pendant un certain temps, du moins, cette science qui, si tu le veux, nous aura été donnée en naissant, demeure en nous, qu'après cela, elle meurt par l'oubli ; mais tu préfères peut-être dire que nous recevons la science et que nous la perdons du même coup. Mais comme ce temps ne s'est point écoulé dans cette vie, et depuis que nous sommes nés, il en résulte que nous avons la science acquise avant de naître ('). — Alors Simmias : O Socrate ! tu t'en es tiré à merveille ; il me semble aussi qu'une même nécessité et une haute raison nous amènent à avouer que l'âme, ainsi que toutes les essences, a existé avant la naissance ; car rien n'est plus certain que l'existence du bien et du beau. De toutes ces choses, ô Socrate ! tu nous as convaincus, moi et Cébès, l'homme le plus difficile à convaincre ; mais il me semble que, quoique nous t'accordions l'existence de l'âme avant notre naissance, il ne s'ensuit

(') Il y a de solides vérités dans ce qui a été dit jusqu'ici. Il est évident qu'il y a en nous certaines perceptions du même, de l'égalité, etc., qui ne viennent pas des sens. Mais quant aux propositions que nous formons de ces notions ou de ces idées et que nous apprenons de nous-même, il n'est pas nécessaire que nous les ayons sues autrefois. Car il s'ensuivroit que la découverte de nouveaux théorèmes nous seroit impossible si nous ne les avions sus antérieurement, tandis que l'usage de nouveaux caractères est une marque de la nouveauté des théorèmes. (*Note de la main de Leibniz.*)

exstare post mortem. — Ità est, ait Cebes, videris enim hujus non nisi dimidium probâsse. — Imò totum, ait Socrates, si modò huic conclusioni adjungatis quod suprâ ostensum est, vivos ex mortuis fieri. Nam si animam aliquandò oportet ad hanc vitam reverti utique superest post mortem. Verumtamen video vos desiderare ut idem diligentius tractetur et fortasse puerorum more formidatis, ne corpore egredientem animam ventus dispergat, præsertim si ventis vehementiùs flantibus exierit. — Tùm Cebes : Finge nos hæc formidare, ô Socrates, aut etiam puta inter nos puerum esse qui mortem velut larvam pertimescat. — Huic, inquit Socrates, carminibus mederi quotidie oportet, donec sanus efficiatur. — Sed ubinàm, inquit Cebes, medicum ejusmodi nanciscemur, ô Socrates, cùm tu decesseris? — Ampla est, inquit, ô Cebes, Græcia, in quâ sunt viri præstantes, quàm plurimæ sunt barbaræ nationes, per has omnes ejusmodi medicum debetis perquirere, neque pecuniis parcentes, neque laboribus. Nihil enim est pro quo quis omnia meliùs expendat. — Fiet, inquit Cebes, sed redeamus jam, si tibi placet undè digressi sumus. — Placet, inquit Socrates, atque ità perrexit. Nonne quod simplex est, incorruptibile est? et vicissim quod non mutatur et eodem modo se habet, simplex videtur? Ità certè jam eodem modo se habere atque æterna esse constat ea quæ per se sunt, ipsum bonum, ipsum pulchrum, verbo, essentias rerum de

pas qu'elle existera après la mort. — C'est bien cela, dit Cébès, tu ne nous as encore prouvé que la moitié de ce que tu as avancé. — J'ai prouvé le tout, dit Socrate, si seulement vous voulez y ajouter la conclusion que nous avons rendue évidente plus haut, à savoir que les vivants naissent des morts; car si l'âme doit un jour revenir en cette vie, il faut bien qu'elle survive après la mort. Mais il me semble que vous paraissez regretter que je ne traite pas ce sujet avec plus de soin, et vous craignez peut-être, comme des enfants, que quand l'âme sort du corps, le vent ne l'emporte, surtout quand on meurt par un grand vent? — Alors Cébès : O Socrate! prends que nous le craignons, et suppose aussi qu'il y ait parmi nous un enfant qui le craigne et qui ait peur de la mort comme d'un masque. — Alors, dit Socrate, il faut employer chaque jour des enchantements, jusqu'à ce que vous l'ayez guéri. — Mais où trouverons-nous un pareil médecin, dit Cébès, puisque tu nous quittes? — La Grèce est grande, ô Cébès! et l'on y trouve beaucoup d'habiles gens; les nations barbares sont plus nombreuses encore; c'est parmi elles et tout le monde que vous devez chercher ce médecin, en n'épargnant ni l'argent ni les labeurs; car il n'y a pas de plus noble manière de dépenser sa fortune. — Soit, reprit Cébès, mais reprenons, si tu le veux, le discours que nous avons quitté. — Volontiers, dit Socrate, et il continua ainsi : Ce qui est simple n'est-il pas incorruptible, et pareillement, ce qui ne change pas et se conserve toujours le même ne nous paraît-il pas simple? Il est certain qu'elles se conservent et sont éternelles les choses qui existent par elles-mêmes, comme le

quibus et suprâ locuti sumus. Contra sensibilia fluxa et caduca sunt. Quis jam neget animam his æternis, corpus caducis, magis assimilari? Nam cum mens ad aliquid considerandum socium sibi corpus assumit, tunc à corpore trahitur ad ea quæ nunquam eodem modo sunt, aberratque et perturbatur, et quasi ebria vacillat. At quoties ipse animus aliquid per se ipsum excogitat, confert se ad purum, sempiternum, immortale, semper eodem modo se habens, et tanquam ipsis cognatus, semper adhæret illi, tunc etiam cum à corpore abductus est, quoties redit in se ipsum, et cessare ei licet ab errore, tunc circa intelligibilia ista eodem semper se habet modo ut potè qui talia jam attigerit, et hæc ejus affectio sapientia nominatur. — Ad hæc Cebes : Arbitror, inquit, quemlibet utcunque indocilem atque pertinacem tibi concessurum animam esse æternis illis ac divinis similiorem. — Tum Socrates : Porrò consideremus, inquit, etiam hoc animæ esse secundum naturam, præesse ac ducere, corporis obedire ac sequi, quorum illud divino, similis hoc mortali. Concludamus ergò cum corpori conveniat ut brevi solvatur, animo convenire ut vel omninò non solvatur, vel certè ut sit rei immortali valdè propinquus et similis. Porrò ipsum cadaver, anima cassum diffluit quidem, sed lentè, et si condiatur, ut in Ægypto, per incredibile quoddam tempus fermè integrum manet, et quod cum ita sit, quis credat corpus vix multo tempore, animam divinis ac æter-

bien, le beau et toutes les essences dont nous avons parlé plus haut. Tout ce qui tombe sous nos sens, au contraire, passe et périt. Qui nierait que l'on ne doive assimiler l'âme aux choses éternelles, le corps aux choses périssables ? Car, lorsque l'esprit, pour approfondir un objet, a pris le corps pour son associé, il est entraîné par lui vers les choses qui varient sans cesse, il commet des erreurs, se trouble et chancelle, comme s'il était ivre. Mais toutes les fois que l'esprit pense par lui seul, il se tourne vers le pur, l'éternel, l'immortel, vers ce qui ne change pas, et si ses efforts se soutiennent, quand bien même le corps viendrait un instant le tirer de ses méditations, toutes les fois qu'il revient en lui-même, il peut faire cesser son erreur : puis il se comporte toujours de même à l'égard de ces intelligibles, car il les a déjà connus, et c'est cette affection que l'on appelle sagesse. — A cela Cébès : Je pense que, quel que soit notre degré d'indocilité et d'opiniâtreté, nous sommes forcés d'avouer les rapports de l'âme avec les choses divines et éternelles. — Alors Socrate : Remarquons aussi qu'il est de la nature de l'âme de dominer et de gouverner, de celle du corps d'obéir et de se soumettre, et que la première de ces choses nous rapproche du divin, la seconde du mortel. Concluons donc que, s'il convient à la nature du corps de se dissoudre bientôt, il convient à celle de l'âme de ne se point du tout dissoudre ou du moins de se rapprocher extrêmement des choses immortelles. Or, le cadavre même, privé de son âme, se réduit en poussière, mais lentement et s'il est embaumé comme en Égypte, alors il reste intact pendant un temps incroyable. S'il en est ainsi, qui croirait qu'il faut au

nis tantò similiorem, momento interire. Cùm contrà videatur tanto perfectior esse debere quanto à corpore purior exierit. Itaque animæ terrenis tantùm perceptionibus graves, circa sepulchra hæ-  
rere creduntur, et corpora animalium induere ut cujusque naturæ convenit, asini, milvii, lupi. Qui verò popularem civilemque virtutem, quam temperantiam et justitiam nominant, exercuere, absque philosophiâ quidem et mente, sed ex consuetudine exercitationeque acquisitam, eos hic feliciores apum et formicarum speciem induere, et rursùs deniquè in humanam redire formam; in Deorum verò genus nulli fas est pervenire præter eos qui discendi cupiditate flagrantes, et philosophati sunt, et puri penitùs decessere. Hi nec paupertatem formidant, nec contemptum, nec fingendo corpori vivunt, sed animum colunt. His jàm vivis philosophia paulatim animum à corpore solvit, ostendens quàm fallax oculorum auriumque judicium, suadetque ab iis discedere, quatenùs illis hæ-  
rere non summa cogit necessitas, seque in se ipsam revocare, nec ulli credere præter quàm sibi, quatenùs scilicet ipsa per se ipsam intelligat quodlibet eorum quæ per se existunt et per se intelliguntur. Quæ verò ipsa per alia consideret, quæque in aliis alia sint, qualia sensibilia sint, eorum nihil verum

corps un long temps pour mourir et une grande peine, et que pour l'âme, bien plus semblable aux choses divines et immortelles, il suffit d'un moment ? N'est-il pas évident, au contraire, que l'âme sera d'autant plus parfaite qu'elle sera sortie plus pure de son corps ? C'est pour cela, croit-on, que les âmes appesanties sous le poids des sensations terrestres gisent parmi les tombeaux et se revêtissent de corps d'animaux appropriés à leur nature, des ânes, des milans, des loups. Celles, au contraire, qui ont mis en pratique les vertus sociales et civiques, que l'on appelle tempérance et justice, vertus qu'on acquiert sans la philosophie et sans la réflexion, mais par l'habitude et la pratique, celles-ci, plus heureuses, se revêtiront de la forme des fourmis et des abeilles, ou rentreront de nouveau dans les corps humains. Mais il n'est permis à personne de s'élever jusqu'à la famille des dieux, si ce n'est à ceux qui, enflammés de l'amour de la sagesse, sont devenus philosophes et sont sortis purs de cette terre. Ils ne redoutent point, ceux-là, la pauvreté, le mépris ; leur vie ne se passe point à flatter le corps, c'est l'âme seule qu'ils cultivent. Déjà pendant leur vie la philosophie leur apprend peu à peu à dégager l'âme du corps ; elle leur montre combien est trompeur le jugement des yeux et des oreilles, et les engage à se séparer d'eux, à moins qu'une nécessité puissante ne les force à s'y soumettre ; elle leur apprend à se recueillir, à n'ajouter foi qu'à elle-même, à examiner, avec l'essence même de sa pensée, ce que chaque chose est en son essence ; à tenir pour faux tout ce qu'elle apprend par un autre qu'elle-même, tout ce qui varie selon la différence des intermédiaires, comme

existimare; itaque philosophia illud considerat, qui vehementer doleat aut delectetur, aut cupiat, aut metuat, non ideò tantùm nocere sibi, quòd pecunias consumet aut ægrotabit, sed quòd animi puritati officiat, quanquàm hoc, quod omnium damnorum maximum est, homines non animadvertant. Quare nec illud philosophi est, animum semel ad altiora erectum immergere sensibus, et nunc polluendo se, nunc purgando, alternis ludere, aut ligando solvendoque mentem Penelopes telam retextere, sed agnitam semel veritatem constanter sequi, certum post hanc vitam ad quiddam æternis divinisque cognatum migrantem, debere se humanis eximi malis. Qui hoc animo est, non metuit ne, solutâ corporis compage, omnis in ventos vita recedat.

Cùm hæc Socrates dixisset, longum factum est silentium, omnibus tacitè dicta revolventibus; Cebes verò et Simmias parumper invicem collocuti sunt. — Hoc verò intuitus Socrates: Si alia quædam agitatis, nihil dico; si verò aliquid hic desideratis, ne vereamini eloqui. — Tum Simmias: Dubitavi ego atque hic Cebes, an tibi ultrà interrogandi negotium facessere hoc rerum statu conveniret, sed vicit amor discendi ne aliquandò nobis ipsi exprobremus, quod nunc siluerimus, sed et exhortatio tua animos feret. Itaque eò redit dubitationis nostræ caput, quæ de animo à te tam præclarè dicta

les choses sensibles. La philosophie estime donc que celui qui vit dans la tristesse, dans la joie, dans les désirs immodérés, dans la crainte, n'éprouve pas seulement les maux ordinaires, comme de perdre sa fortune, de devenir malade, mais qu'il touche à la pureté de son âme, bien que, et c'est là le plus grand et le dernier des maux, il n'en ait pas même le sentiment. C'est pourquoi il n'est pas d'un philosophe, quand son âme s'est une fois redressée vers les choses supérieures, de la replonger dans les sens, de la souiller et de la purifier tour à tour, et, à force de lier et de délier, de refaire la toile de Pénélope; mais il doit poursuivre avec constance la vérité une fois reconnue, certain qu'après cette vie, celui qui retourne à un état voisin de l'éternel et du divin sera exempt des maux de l'humanité. Celui qui est dans ces dispositions ne craint pas qu'à la sortie du corps sa vie ne se dissipe et ne s'envole tout entière emportée par le vent.

Lorsque Socrate eut parlé ainsi, il se fit un long silence : tout le monde repassait dans sa mémoire ce qu'il venait de dire. Mais Cébès et Simmias parlèrent un peu ensemble. — Socrate s'en aperçut : Si vous parlez d'autre chose, je n'ai rien à dire, dit-il, mais si vous avez quelques doutes sur ce que j'ai dit, parlez sans crainte. — Simmias : Nous doutions, Cébès et moi, s'il convenait dans un pareil moment de te fatiguer plus longtemps de nos questions; mais l'amour de la science l'emporte, nous craignons d'avoir à nous reprocher notre silence, enfin tu nous y a engagé toi-même et cela nous décide. Le principal doute qui nous vient, c'est que les paroles si claires que tu as prononcées au sujet de l'âme

sunt, dici posse de harmoniâ aliisque id genus, nam et ipsam esse invisibile quiddam et incorporeum et perpulchrum et divinum in lyrâ rectè temperatâ: at ubi quis fides incidere, nullam esse: nisi quis argumentis quibus tu, conficere velit, cùm fides tempore ad putrescendum indigeant, harmoniam illam longè diviniorem non posse statim perire. Vide ergò quid illis respondeas, animam quamdam temperationem esse qualitatum corporis, ac turbatâ concinnitate primùm interire.—Tum Socrates: Memoranda sunt quæ objicis, Simmia, sed et Cebetem, si placet, audiamus, si quid ille separatim displicet. — Tum Cebes: Ego à te nisi grave dictum esset demonstratum dicerem quod anima fuerit aut corpus, sed et illud quod nondùm concedit Simmias, tibi annuo animum corpore validiorem ac diuturniorem esse, sed non ideò sequi perpetuum esse, posse enim deleri paulatim et à novissimo corpore vinci quale quis scit an non hoc sit ut qui multas contriverit vestes, multis quidem posterior obiit, ultima verò prior, nec ideò homo veste vilior, quod à novissimâ victus est. Itaque stultè in morte confidimus, nisi demonstrare possimus animam omninò immortalem esse.

Hæc cùm Cebes Simmiasque dixissent, valdè omnes commoti ac perturbati sumus, mirabamurque attoniti quam subito quam plausibilis ratio So-

peuvent se rapporter aussi à l'harmonie ou à autre chose de ce genre, car elle aussi est quelque chose d'invisible, d'incorporel, de très-beau et de divin dans une lyre bien accordée ; mais si l'instrument vient à se casser, elle s'évanouit aussitôt ; ou bien il faudrait supposer que quelqu'un, se servant des mêmes arguments que toi, irait soutenir que s'il faut du temps à une corde pour se corrompre, il est impossible que cette harmonie bien plus divine s'éteigne tout d'un coup. Vois donc ce que tu répondras à ceux qui prétendent que l'âme n'est qu'un certain accord des qualités corporelles, et que, dès que l'harmonie entre elles est troublée, elle meurt la première. — Alors Socrate : « Tes objections sont dignes d'être remarquées ; mais entendons aussi Cébès, et voyons ce qu'il veut nous objecter de particulier. — Alors Cébès : Je te dirai d'abord que tu as démontré que l'âme a existé avant le corps ; je veux bien même, ce que Simmias ne t'accorde pas, que l'âme soit plus forte et plus durable que le corps, mais il ne s'ensuit pas qu'elle dure toujours. Elle peut se détruire peu à peu, se laisser vaincre par le dernier corps, et nul ne sait quel est ce dernier. Ainsi vous pouvez supposer un homme qui a usé beaucoup d'habits, il survit à tous, sauf au dernier, et cela ne veut pas dire qu'il soit plus vil qu'un habit, parce que l'habit a duré plus que lui. Nous avons tort de nous fier à la mort si nous ne pouvons démontrer complètement l'immortalité de l'âme.

Après ces paroles de Cébès et de Simmias, tous étaient émus et troublés, et nous fûmes étonnés combien les raisons si claires de Socrate avaient perdu de leur force, par cet exemple de l'harmo-

cratis fidem amisisset, illo objecto harmoniæ exemplo, ut vix ampliùs ulli rationi in posterum tutò fidendum videretur.

— Ego verò, ait Phædo, sæpe admiratus sum Socratem, sed nunquàm magis quàm tunc mirificam ejus sapientiam suspexi : ità benignè accepit objicientes, ità sagaciter nos sensit commotos, denique ità opportunè remedium adhibuit, jacentesque animos iterùm erexit. — Nobis enim silentibus, ità ille coepit : Video, amici, vos inopinatâ difficultate perturbatos in eum venisse statum, ut cavendum vobis valdè videatur, ne rationum osores atque contemtores efficiamini; quo nihil accidere homini periculosiùs potest. Est eadem verò origo odii ergà rationes quæ misanthropicè. Qui humanum genus odio habent, ab aliquo valdè familiari et amico turpiter decepti, nihil uspiam justì et honesti inter homines esse credunt, non cogitantes paucos vehementer bonos malosque esse mediocriter utrumque plerosque, et, si certamina vitiorum instituenda essent, paucos in hoc quoque genere summos fore. Sed in hoc dissimiles rationibus homines, quod non ut homo, ità ratio hominem decipit, sed homo ratiocinandi arte carens seipsum. Qui speciosis quibusdam argumentis utramque partem tueri parati sunt, hùc denique deveniunt ut nihil putent esse certum; quique firmis rationibus cognitis, mox plausibilibus verbis abripiuntur, hi velut ægri

nie. C'était au point que nous craignons à l'avenir de ne pouvoir avec sûreté ajouter foi à rien. — Quant à moi, dit Phédon, j'ai souvent admiré Socrate, mais jamais sa sagesse ne s'est montrée plus sublime que dans cette circonstance, tant il a accueilli nos objections avec bienveillance, tant il s'est aperçu avec perspicacité des impressions qu'elles avaient faites sur nous, tant enfin il sut apporter à propos le remède et relever nos courages abattus. En effet, lorsqu'il nous vit ainsi silencieux, il reprit : — Je vous vois, amis, troublés par cette difficulté inattendue, mais il faut prendre garde qu'il ne vous arrive ce malheur de prendre en haine et mépris les raisons, rien n'est plus dangereux pour l'homme. La haine du raisonnement vient de la même source que la misanthropie. Ceux qui haïssent le genre humain ont été honteusement trompés soit par leurs parents, soit par un ami intime, ils croient qu'il n'existe plus ni justice ni honnêteté parmi les hommes, ne faisant pas réflexion qu'il y en a peu ou de tout à fait bons ou de tout à fait méchants, mais qu'on reste communément dans la médiocrité du mal ou du bien, et que si l'on établissait des luttes pour le vice, très-peu d'hommes s'y distingueraient. Il y a cette différence entre les hommes et le raisonnement, que le raisonnement ne trompe pas l'homme comme l'homme même, mais que l'homme dépourvu de logique se trompe lui-même. Ceux qui sont prêts à défendre par des arguments spécieux et le pour et le contre, en arrivent à croire qu'il n'y a plus rien de vrai, et ceux qui, après avoir entendu des raisonnements solides, se laissent entraîner par des discours plausibles, ceux-là, comme

culpam à se in ipsas transferunt rationes, easque totâ vitâ odio habent, quasi jam ab illis decepti, undè reliqua ipsis vita cæca et corporeis impulsibus obnoxia est. Hi porrò cùm disputent, id tantùm agunt ut vincant. Ego in hoc articulo mortis, id ago ut satisfaciam ipse mihi; ubi me illud jam ab initio argumentum excitat: si vera sentiam, ea credere operæ pretium erit. Si extinguo morte, breve hoc erroris mei malum fore. Vobis verò operanda est, ne quid dicam quod vos decipiat, neque velut apis, aculeo in vobis relicto, aufugiam. Nunc ergò ad vestras objectiones, ô Cebes ac Simmia, venio, atque illud ante omnia quæso, an etiamnùm credatis discere esse reminisci. — Assensere. — Ergò, inquit Socrates, jam statim tibi ostendam, Simmia, animam non esse harmoniam corporis, cùm fuerit ante hoc corpus; scientiam enim cujus reminiscitur, utique in corpore isto non habuit, uti suprâ ostendimus, nec mirum est harmoniam interire primam quæ ultima producitur, quod in animâ contra est, quæ cùm præextiterit, poterit et superesse. Elige ergò, Simmia, animam esse harmoniam malis an discere reminisci? — Ego verò, inquit Simmias, fateor ac fatebor semper, posteriùs à me præferri: ità pulchrum, ità liquido demonstratum videtur, nam quod de harmoniâ ad-

des malades, au lieu de s'en prendre à eux-mêmes, accusent le raisonnement, l'ont en horreur pour le reste de leurs jours comme s'ils étaient déjà ses victimes ; leur vie se passe dans les ténèbres et à obéir aux impulsions du corps. Ceux-là, dans la discussion, ils ne se soucient que de l'emporter. Et moi qui vais mourir je ne cherche qu'à me satisfaire moi-même, et voici le motif qui m'y engage depuis le commencement : si ce que je dis se trouve vrai, il est bon de le croire. Si je viens à mourir, le mal de l'erreur ne sera pas de longue durée. Mais quant à vous, il faut que je fasse attention de ne pas avancer des choses qui puissent vous tromper, pour vous abandonner ensuite à votre propre sort, comme l'abeille qui laisse le dard dans la plaie et s'enfuit. Maintenant, ô Cébès et Simmias, j'en reviens à vos objections, et avant toute chose je vous demanderai si vous croyez qu'apprendre n'est que se ressouvenir. — Ils en furent d'avis.

Ainsi donc, reprit Socrate, je te montrerai que l'âme n'est point l'harmonie du corps, puisqu'elle a existé avant ce corps ; car la science dont elle se souvient, ce n'est pas dans ce corps qu'elle l'a possédée, et il n'est pas étonnant de voir l'harmonie cesser aussitôt la première, puisqu'elle n'est qu'un produit de ce qui précède ; c'est justement le contraire pour l'âme qui, ayant préexisté, pourra survivre. Choisis donc, Simmias, préfères-tu dire que l'âme est une harmonie ou que la science est une réminiscence. — Quant à moi, dit Simmias, je l'avoue et l'avouerai toujours, je préfère la dernière opinion, la démonstration m'en paraît claire et belle, mais le raisonnement que j'avais admis touchant l'harmonie n'était que par rai-

miseram, erat ex congruentiâ quâdam, quod genus argumentorum infidum esse, nec demonstrationibus opponi posse docet geometria. — His adde, ô Simmia, harmoniam non ducere fides, sed sequi, nec quicquam unquam edere partibus adversum undè contemperata est, at mens, ut vides, corpus ducit. Prætereà ipsum plus minusve variat consonantiam, et gradus scilicet contemperationis majorem minoremve reddit harmoniam. Quis verò aliquam dicat alia magis minusve animam esse, aut prout melior pejorque est, aliam atque aliam esse : et virtuosam à vitiosâ, tantum differre quantum consonantia à dissonantiâ, et ipsi consonantiæ, animæ scilicet aliam rursus consonantiam aut dissonantiam, vitium scilicet aut virtutem supervenire. Denique colloqui quodam modo harmoniam fidibus et opponere se et pœnas infligere, quod anima corpori facit, nemo dixerit.

— Ad hæc Cebes : Miratus sum quàm subito primo statim impetu harmoniam illam confeceris, quæ mihi tam formidanda videbatur, nec dubito quin idem meis quoque rationibus sit eventum. — Cui Socrates : Parciùs ista, amice, ne qua invidia nobis sequentia inturbet, sed hæc quidem Diis curæ erunt. Ego ad rationem tuam venio, cui ut satisfaciam, altiùs ordiendum est, à generationis et corruptionis causis. Ego, ô Cebes, cùm juvenis essem, mirà naturalis scientiæ cupiditate flagrabam ; tunc autem ex materiâ et partibus cuncta compone-

son de convenance, et c'est une sorte d'argument vicieux que la géométrie nous apprend à regarder comme dangereux, et qui ne saurait tenir devant de vraies démonstrations. — Ajoute à cela, Simmias, que l'harmonie ne précède pas les sons, mais les suit, et qu'elle ne produit jamais rien de contraire aux choses dont elle se compose : l'esprit, au contraire, dirige le corps. En outre, le concert des parties est susceptible de plus ou de moins, et ce degré d'accord rend l'harmonie ou plus grande ou plus petite. Qui dira que l'âme soit plus ou moins qu'une autre ? ou, selon qu'elle est meilleure ou plus mauvaise, que ce sont deux âmes différentes, et que l'âme vertueuse diffère autant de l'âme vicieuse que l'accord du désaccord, et qu'à cette âme harmonique par elle-même répond une autre harmonie ou désharmonie qui constituent la vertu ou le vice ? Qui viendra dire que l'harmonie parle à ses cordes, les contredit, leur inflige des peines, comme l'esprit fait au corps ? — A cela Cébès répondit : Je suis étonné, ô Socrate, de la promptitude et de la vigueur avec laquelle tu as donné le dernier coup à cette harmonie qui me paraissait si redoutable, et je ne doute pas que tu n'arrives à donner une solution à mes raisons. — Socrate : Epargne ces flatteries, ô ami, de peur que quelque envie ne vienne troubler la suite de mon discours, mais les Dieux y pourvoiront. J'en reviens donc à ton objection ; mais pour y satisfaire il faut remonter plus haut, jusqu'aux causes de la naissance et de la mort. Quand j'étais jeune, ô Cébès, j'étais de mon naturel enflammé pour les sciences, mais alors je tirais tout de la matière et de ses parties ; je pen-

bam, et opinabar manifestum hominem cibo potu-  
que augeri. Tunc si quis quæsisset de duobus homi-  
nibus sibi propinquis, dixissem alterum altero ca-  
pite majorem et denarium octuario quod præter oc-  
tuarium contineret duo. Hæc igitur juvenis clara  
ac manifesta putabam, postea cœpi ita dubitare  
ut nihil horum ampliùs liquido intelligere viderer.  
Quod adeò verum est, ut ne nunc quidem mihi  
persuadere possim, si quis unum uni addat. Tunc  
vel illud unum cui unum adjunctum est, fieri duo,  
vel adjunctum et id cui adjunctum est, propter al-  
terius ad alterum adjunctionem, evadere duo. Miror  
enim, cùm separata essent, utrumque fuisse unum,  
nunc congressione atque appropinquatione facta  
esse duo. Nec si quis unum dividat, adhuc persua-  
deri possum hanc divisionem ac partium separatio-  
nem causam esse ut fiant duo, eamdem ob ratio-  
nem quæ facit ut non intelligam quomodo appro-  
pinquatio faciat unum. Undè facilè judicatis cur  
cæteras rerum generationes multò minùs intelligam  
hâc quidem viâ. Quæ cùm ita sæpè mecum revol-  
verem, fortè accidit, ut audirem aliquid de libris  
Anaxagoræ, qui doceret mentem omnia exornare  
omniumque causam esse. Hoc ego causæ genere  
magnoperè sum delectatus; putabam enim si mens  
omnia exornaret, singula per hanc ita esse dispo-  
sita, ut optimè disponi potuerant. Itaque si quis

sais que la nourriture et la boisson seules faisaient croître le corps des hommes. Alors, si l'on m'avait demandé la différence entre deux hommes, j'aurais répondu que l'un est plus grand que l'autre d'une tête; que dix me paraissait plus grand que huit, parce qu'il renferme deux de plus. Tout cela était clair et évident pour moi dans ma jeunesse, mais ensuite je me suis mis à en douter, au point qu'il ne me paraissait plus voir clairement aucune de ces choses. Et cela est tellement vrai que je ne crois pas même savoir, lorsque quelqu'un ajoute l'unité à elle-même, ce qui fait deux, si c'est celui qui est ajouté ou celui auquel on a ajouté qui ensemble deviennent deux, à cause de cette addition de l'un à l'autre. Et ce qui me surprend, c'est que ces deux choses étant séparées, l'une et l'autre faisaient un, et qu'elles se trouvent maintenant, par leur rapprochement et leur union, en faire deux. De même si quelqu'un divise l'unité, je ne puis comprendre encore comment ce partage, cette séparation des parties est la cause de ce que cette unité devienne deux, et cela, par la même raison que je ne puis m'expliquer comment leur rapprochement produit l'unité. De là vous pouvez juger facilement pourquoi je comprends encore moins la génération des autres choses par cette méthode. Comme je repassais souvent ces choses en moi-même, il arriva par hasard que j'entendis parler des livres d'Anaxagore, qui enseignait que l'esprit donne à toutes choses l'ornement et en est la cause. Ce genre de cause me plut extrêmement, et je me disais que si l'esprit donne l'ornement à tout, tout devait être disposé de la manière la plus convenable. A celui qui m'eût de-

quæreret an aliqua generarentur aut interirent, quærere tantùm debere quid sit optimum unicuique. Qui autem optimum novit, eum et deterius cognovisse, cùm eorum eadem scientia sit. Singulis ergò assignandum quod unicuique est optimum, cunctis verò commune bonum. Sed cùm libros ipsos Anaxagoræ nactus sum, spe meâ prorsùs excidi. Neque enim ille in progressu mente ac rerum ornatu utebatur, sed ætherea quædam et aerea et aquea comminiscebatur. Quod, inquit, perindè est ac si quis dicens me omnia mente facere, mox rationem redditurus, cur hìc sedeam, ossa mea et nervos alleget et modum sedendi explicet, et disputationis meæ causas afferat, aerem et linguam, verarum intereà causarum oblitus, quod scilicet Atheniensibus meliùs visum est me condemnare et mihi meliùs visum hìc sedere: profectò jamdudùm, ut arbitror, hi nervi atque hæc ossa apud Megarenses aut Bœotios essent, ipsique quod optimum est, optione delatâ, nisi justius honestiusque censuissem pœnas civitati pendere, quascunque exigat, quàm subterfugere atque exulem vivere. Sed si quis dicat absque ossibus nervisque me hìc sedere non posse, rectè dixerit, causas esse dicere non debet. Cùm ergò causas rerum ex optimi electione sumptas, neque ipse per me consequi, neque ab alio me dis-

mandé s'il y a des choses qui naissent ou qui meurent, j'aurais cru suffisant de répondre en cherchant ce qui est le plus convenable à leur nature. Celui qui connaît le bien connaît le mal; car il n'y a qu'une science pour l'un et pour l'autre. Il suffisait donc, me disais-je, d'assigner à chacun quel est son bien particulier pour lui, et ensuite ce qui est le bien général pour tous. Mais lorsque j'eus trouvé les livres d'Anaxagore, je fus bien déchu de mes espérances; car il ne se servait pas de l'esprit et de l'ornement des choses pour en expliquer le progrès; mais il recourait à un mélange d'éther, d'eau et d'air : comme si quelqu'un venait dire que je fais tout avec intelligence, et que, pour en donner la raison, il dît que je suis assis ici pour reposer mes os et mes nerfs; qu'il vint à décrire ma manière d'être assis, ou que, pour expliquer la cause de notre entretien, il en oubliât les vraies et les cherchât dans l'air ou dans la voix; ou bien que les Athéniens ont jugé qu'il était mieux de me condamner, et que moi j'ai trouvé qu'il était mieux d'être assis sur ce lit. Déjà certes ces nerfs et ces os se trouveraient à Mégare ou en Béotie, d'autant, ce qui est tout à fait pour le mieux, que le choix m'en avait été laissé, si je n'avais pensé qu'il était plus juste et plus honnête de supporter les peines quelles qu'elles soient que la patrie exige de moi, que de s'enfuir et de vivre dans l'exil. Si quelqu'un me disait que, sans mes os et mes nerfs je ne pourrais pas être assis en cet endroit, certes il aurait raison; mais il ne doit point dire qu'ils sont la cause de ma présence ici. Voyant donc que je ne pouvais me satisfaire par moi-même ni tirer d'un autre des lu-

cere posse viderem, velut secundâ navigatione institutâ, aliud ingressus sum iter, et ad aliud quoddam causarum genus quod unum mihi supererat, animum converti : quòd si non omnia explicet, nihil tamen patiatur dici falsum. Cœpi nimirum à rerum ipsarum contemplatione ad formas sive rationes per se consideratas revocare mentem : quæ his non consonant, audacter falsa esse dico, quæ ex illis consequuntur vera, cætera tantisper in medium relinquo. Hoc verò ad demonstrandam mentis immortalitatem sufficere intelligetis. Sed ut clariùs intelligar, cùm pulchrum aliquid dicimus, nonne volumus pulchritudinis esse particeps seu ipsius per se pulchri? Et hanc ipsam possumus causam reddere cur pulchra sit, quæ sit autem rursus causa hujus participationis et quomodo aliquid fiat pulchrum, velut difficile et dubium nunc relinquemus. Certum est interim unumquodque pulchritudine esse pulchrum et ipsâ magnitudine esse magnum, et ità de cæteris. Itaque non dicemus aliquem aliquo capite esse majorem, sed majoritate, ne fortè mox eundem alio eodem capite minorem esse dicere cogaris, quod absurdum est, idem simul et majus et minus facere. Sed nec binario dices decem esse plura duobus, sed multitudine : nec si uni addas unum, additionem esse putandum est id quo fiant

mières suffisantes sur les causes des choses tirées de la raison du meilleur, je me suis engagé dans une autre route, j'ai entrepris une seconde traversée. J'ai tourné mon esprit vers un autre genre de cause, le seul qui me restait, genre qui, s'il n'explique pas tout, ne permet point de dire rien de faux. J'ai commencé, de la contemplation même des choses, à ramener mon esprit sur les formes et les raisons des choses considérées en elles-mêmes; tout ce qui n'est pas en harmonie avec les formes, je le déclare hardiment faux; tout ce qui en découle par voie de conséquence, je l'appelle vrai; quant au reste, je le laisse quelque peu en question. Ceci doit suffire, comme vous le verrez bientôt, pour achever la démonstration de l'immortalité de l'âme. Pour que vous me compreniez mieux, quand nous disons que quelque chose est beau, n'est-il pas vrai que nous voulons qu'il le soit par participation à la beauté ou à ce qui est beau en soi? et nous pouvons même donner la cause finale de sa beauté; mais nous laisserons maintenant de côté l'explication de la cause efficiente et de la manière dont se fait cette participation, vu la difficulté et le doute. Il est certain que chaque chose est belle par sa beauté, grande par sa grandeur, et ainsi de tout. Nous ne dirons point que quelqu'un est plus grand qu'un autre d'une tête, mais par la grandeur, ni plus petit qu'un autre d'une autre tête, ce qui serait absurde, une même chose ne pouvant pas être en même temps plus grande et plus petite. Et tu ne diras pas que dix est plus que deux par le nombre binaire, mais par la quantité; ou si tu ajoutes l'unité à elle-même, que c'est l'addition qui est cause de deux, et

duo, sed dualitatem, nec divisionem quâ singula fiunt unum sed participatione essentiæ cuique propriæ : quod si quis homo instaret, non antè responderes, quàm rationes ipsas per se accuratè considerâsses.—Hæc cum tantâ claritate dicta essent, ut vel ab hebetissimo quovis intelligi posse viderentur, mirum non est omnes haud gravatim assensisse, ipsas per se species esse aliquid et horum participatione cætera denominari. — Tùm Socrates perrexit : Nonne Simmias Socrate major, Phædone minor, magnitudine utique et parvitate ac ipsum per se magnum sive magnitudine nunquàm parvum esse potest? Idem ergò subjectum contraria potest pati, contraria ipsa se non patiuntur. Sunt tamen et subjecta quæ etiam non nisi certam patiuntur formam, quâ ablatâ destruuntur, ut ignis calore ablato, et nix frigore destruuntur, et ternarius sine imparitate esse non potest, quamvis enim alia sit ternarii, alia imparitatis forma, illa tamen hanc secum ducit et veluti perficit : porrò non tantùm contraria invicem consistere non possunt, sed et quæ contraria secum ducunt : ut duitas non est contraria trinitati, sed illa paritatem, hæc imparitatem secum ducit quâ pugnant. Binarius ergò est ad impar, ut ignis ad frigidum *aliaque* id genus. His ità positis, si quis à me quærat cur calescat, certum aliquod corpus quod mihi fortè ostendit, res-

non la dualité ; que c'est la division qui de un fait plusieurs, et non la participation, l'essence propre à chacune. Si on insistait, tu ne répondrais pas avant d'avoir examiné attentivement toutes les raisons en elles-mêmes. Comme tout cela avait été expliqué avec une clarté telle que le plus ignorant aurait pu le comprendre, il n'est point étonnant que tous les assistants resteraient persuadés que les espèces en elles-mêmes ont une réalité, et que les choses ne reçoivent de nom que par leur participation à ces espèces. Alors Socrate continua : Est-ce que Simmias n'est pas plus grand que Socrate, et Phédon plus petit, l'un par la grandeur, l'autre par la petitesse ? Et ce qui est grand par soi-même, ou par la grandeur, ne peut jamais devenir petit. Donc le même sujet peut admettre les contraires, mais les contraires s'excluent. Mais il est aussi des sujets qui ne souffrent qu'une certaine forme ; si l'on y touche, ils sont détruits eux-mêmes ; c'est ainsi que le feu et la neige sont détruits quand on enlève à l'un la chaleur, à l'autre le froid. Un ternaire ne peut exister sans l'impair ; et bien que la forme du ternaire soit autre que la forme de l'impair, la première cependant amène, pour ainsi dire, la seconde et la rend plus parfaite. Or, ce ne sont pas les contraires seulement qui ne peuvent pas subsister ensemble, mais aussi ce qui amène les contraires avec soi ; ainsi, la dualité n'est pas contraire à la trinité ; mais l'une amène l'égalité, l'autre l'inégalité qui se combattent. Un binaire est à l'impair ce que le feu est au froid, ou toute autre chose du même genre. Cela posé, si quelqu'un me demande pourquoi tel corps pris au hasard de-

pondere quidem possum causam esse quòd habeat caliditatem, sed magis illi satisfacero, si speciem calidi nominavero, dixerove ideò quia in eo sit ignis et ægrotare aliquem, non quia in eo sit morbus, sed quia febris. Quòd si quis quærat cur aliquid corpus sit vivum, respondebit non quia in eo vita, sed anima quæ vitam secum ducit, ut ternarius imparitatem. Quare ipsa mortem suscipere non potest, non magis quàm ternarius paritatem : adeòque immortalis est : potest tamen exstingui ternarius, ac tùm succedere poterit paritas ; non ergò sufficit dicere immortalem esse animam, nisi adjiciamus non posse exstingui <sup>1</sup>. Jàm verò aliundè nobis exploratum est Deum et ipsam vitæ formam, et si quid aliud est immortale, etiam indissolubile esse. Nec enim potest indissolubile esse in rebus, si id quod per se particeps vitæ est dissolveretur.

Hic Socrati Cebes assensum præbuit, Simmiasque ipse *fassus est* non habere se quod ultrà objiceret, tantùm rei ipsius magnitudine et humanâ imbecillitate intrà se turbari. Hæc Socrates benignè audivit et crebrâ veritatum meditatione obviàm his perturbationibus eundem suasit, jàmque à demonstrationibus satis, ut putabat, absolutis ad narrationes quasdam et velut historias de statu animarum post mortem deflexit, quibus mentes fortiùs percellerentur.

(<sup>1</sup>) Sed hoc, meâ sententiâ, demonstrandum restabat, quicquid vitæ sit particeps, non posse exstingui. (*Nota Leibnizii manu exarata.*)

vient chaud, je puis répondre que c'est parce qu'il contient la chaleur ; mais sans doute je le contenterais davantage si je lui nommais l'espèce de chaleur, si je disais qu'il est chaud parce qu'il y a du feu en lui ; et de même, pour la cause des maladies, que c'est la fièvre et non la maladie.

Si quelqu'un demandait pourquoi le corps est vivant, on répondra non pas parce qu'il a la vie en lui, mais parce qu'il a une âme qui naturellement amène la vie ; comme un ternaire suppose l'impair. Cette âme, donc, ne peut mourir, pas plus que le ternaire ne peut devenir pair. Elle est donc immortelle, mais cependant le ternaire peut être détruit et alors l'égalité peut avoir lieu : il ne suffit donc point de dire que l'âme est immortelle, il faut ajouter qu'elle est indestructible. Déjà, d'ailleurs, nous avons vu que Dieu et la forme même de la vie, et toute autre chose immortelle étaient indissolubles. Et en effet que pourrait-il y avoir d'impérissable dans les choses, si ce qui participe par soi-même à la vie pouvait être détruit<sup>(1)</sup>. — Cébès approuva hautement les paroles de Socrate, et Simmias même avoua qu'il n'avait plus rien à objecter, si ce n'est que la grandeur du sujet et la faiblesse humaine étaient la cause du trouble qu'il éprouvait au-dedans. — Socrate écouta avec bienveillance, conseilla de prévenir ces troubles par une méditation fréquente de la vérité, puis laissant là les démonstrations qu'il regardait comme achevées, il crut pouvoir recourir aux histoires et comme aux fables de l'état de l'âme après la mort, pour frapper davantage et

(1) Oui, mais selon moi il restait à démontrer que ce qui participe à la vie est indestructible.

(Note de Leibniz.)

« Et hoc jam facile agnoscetis, inquit, si anima sit immortalis non hujus tantum vitæ, sed universæ futuræ curam nobis habendam esse. Si mors totius dissolutio esset, lucrarentur improbi, quia corpore simul et pravitate liberarentur, nunc verò cum anima sit immortalis, nulla ei superest malorum declinatio, quàm ut optima et prudentissima fiat. Neque enim aliud ad manes secum transfert anima quàm cognitionem. » His ita positis, longam et jucundam incepit fabulam narrare de inferis. Animas scilicet corpore egressas per varios anfractus à dæmone (id est genio) duce tandem ad locum destinatum perducit. Ubi ad cæteros venerit, tunc omnes malam animam perhorrescere, neminem se ei ducem præbere; itaque vagam errare donec ab ipsâ necessitate post certas periodos, in habitationem sibi convenientem transferatur. Porrò terram nostram, aere quodam crasso obrutam, qui puros rerum aspectus tam nobis adimat quàm piscibus mare. Sed ut et in fundo maris salsedine, ita hujus aeris contagio apud nos exesa esse omnia. Qui in summum educatur et velut ad superficiem hujus maris perveniat, ei res longè alias apparituras: indè de puriore illâ terrâ disserit gemmis coloribusque fulgente: quod aerem nobis ætherem illis esse. Varios indè narravit fluvios, Tartarum et Acheronta et Pyriphlegetonta: his fluviis jactari animas, et quas-

fortifier les esprits. Vous reconnaîtrez aisément, dit-il, que si l'âme est immortelle, ce n'est pas la vie actuelle, mais la vie future qui doit être l'objet de nos soucis. Si la mort était la destruction de tout, ce serait un grand gain pour les méchants d'être délivrés de leur corps et de leur méchanceté ; mais comme l'âme est immortelle, il n'y a pas d'autre moyen de prévenir les maux qui l'attendent que de devenir éclairé et vertueux. Car l'âme n'amène avec elle dans l'autre monde que sa conscience. Cela posé, il se mit à raconter une grande et belle fable sur les enfers. Les âmes sorties de leur corps, sous la conduite du démon (c'est-à-dire du génie), sont menées par des chemins détournés vers le lieu qui leur est destiné. Arrivées ainsi auprès des autres âmes, si elles ont été méchantes, toutes en ont horreur, et aucune ne veut leur servir de guide ; elles errent jusqu'à ce que la nécessité elle-même, après un temps déterminé, les transporte à l'habitation qui leur convient. Or, notre terre est entourée d'une épaisse couche d'air qui nous enlève le pur aspect des choses tout autant que la mer aux poissons. Et de même qu'au fond de la mer l'âcreté du sel ronge tout, de même aussi le contact de cet air dévore tout chez nous. Celui qui peut s'élever à son niveau et parvenir jusqu'à la surface de cette mer, celui-là verra les choses sous un aspect tout nouveau. Ensuite, il parla de cette terre plus pure, toute resplendissante de pierreries et de couleurs ; ce qui est de l'air pour nous est un éther pour eux. Il nous dit ensuite le nom des différents fleuves, le Tartare, l'Achéron, le Pyriphlégeton ; les âmes y sont ballottées ; quelques-unes plus lourdes

dam nimiùm graves, in Tartarum mergi undè nunquam exeant, alias jactationibus expiari; sed qui piè præ cæteris vixisse inveniuntur, hi sunt qui ex his terrenis locis, tanquàm carcere soluti atque liberati, ad altiora transcendunt, puramque suprâ terram habitant regionem, inter hos autem quicumque satis per philosophiam purgati sunt, absque corporibus omninò totum per tempus vivunt, habitationesque his etiam pulchriores nanciscuntur, quarum pulchritudo neque facilis dictu est, neque præsens tempus ad dicendum sufficeret.

Horum ergò gratiâ quæramus in hâc vitâ virtutem et sapientiam. Præmium namque pulchrum est et spes est ingens. Hæc porrò ità in singulis habere se ut narravi, nemo sanæ mentis dicet, sed talia quædam circà animas et earum sedes periclitando atque tentando dicere operæ pretium putavi. Honestum enim periculum est, oportetque hæc quasi carmina quædam, majorum ritu, mentibus infundi. Quamobrem ipse jamdiù protraho fabulam. Quare qui, voluptatibus et ornamentis corporis neglectis, animam suis propriis ornamentis, temperantiâ, fortitudine, justitiâ, sapientiâ decoraverit, bonam spem habeto, cùm fatum vocaverit, migraturque. Et me verò, ô amici, ut tragicus aliquis diceret, jàm vocat fatum; et jàm tempus est ut ad lavandum divertam, præstare enim judico, ut lotus venenum bibam. Surrexit, lavit, quædam cum Critone, cum mulieribus puerisque seorsùm locutus est. Et, his dimissis, cùm

tombent au fond du Tartare , et y restent plongées éternellement . d'autres y sont ballottées pour leur expiation . Mais ceux qu'on reconnaît avoir vécu dans la sainteté, ceux-là sont délivrés de ces lieux terrestres comme d'une prison , montent vers les lieux élevés et habitent une région pure, élevée au-dessus de la terre . Parmi eux, ceux que la philosophie a suffisamment purifiés vivent à jamais dégagés de leur corps, et demeurent dans des habitations plus belles que celles des autres . Il n'est pas facile de les décrire à cause de leur beauté, et le peu de temps qui nous reste ne nous le permet pas . C'est pourquoi dans cette vie nous devons chercher à acquérir la vertu et la sagesse, car la récompense est belle et l'espérance est grande . Un homme de sens ne soutiendra pas que toutes ces choses sont précisément telles que je les ai décrites ; mais j'ai essayé, j'ai tenté l'épreuve de vous dire quelque chose de probable ; car une telle épreuve est honorable sur les âmes et leurs demeures, et, comme le font les magiciens, il faut en enchanter nos âmes comme d'un philtre . Voilà pourquoi j'ai prolongé si longtemps ma fable . Qu'il prenne donc confiance, celui qui a rejeté les plaisirs et les biens du corps, qui a orné son âme de sa véritable parure, c'est-à-dire de la tempérance, de la force, de la justice, de la sagesse, qu'il prenne confiance quand le destin l'appellera et qu'il faudra partir . Quant à moi , ô mes amis, comme dirait le poète tragique, déjà le destin m'appelle et déjà il est temps d'aller au bain, car je pense qu'il vaut mieux boire le poison après m'être baigné . — Il se leva, se lava et s'entretint séparément avec Criton et quelques femmes et enfants qui se trouvaient là . Après les avoir

vesperasceret, poposcit venenum. — Cui Crito : posse eum adhuc aliquandiù expectare, idque alios factitare solitos, qui serò, pasti etiam et fortasse iis quorum amore ducebantur, potiti bibere. — Tùm Socrates : Meritò illi cùm se lucrari putent, ego meritò aliter, qui nihil aliud lucrarer quàm ut mihi ipsi ridiculus apparerem, velut parcus servator rei cuius nihil mihi ampliùs supersit. — Tùm Crito : Quid ampliùs mandas? — Ego verò nihil, inquit, quàm ut hortationum mearum memores, vestri curam geratis, quod si feceritis, omnia ex meâ sententiâ ageritis. — Quæsivit porrò Crito : Quemadmodùm, ô Socrates, sepeliri te jubes? — Utcunque, inquit, libet, si tamen me apprehendetis ac nisi ego vos effugero. Ac simul subridens et ad nos conversus : Non persuadeo, inquit, Critoni me esse hunc Socratem qui nunc disputo et singula dicta dispono. Sed putat me esse illud quod post videbit cadaver. Itaque corpus meum, mi Crito, sepelito, ut tibi iustum videbitur, me verò aliò profectum scito. Interea venenum allatum est, et Socrates ad carceris custodem conversus : — Cedo, inquit, bone vir, quid me facere oportet, tu enim harum rerum peritiam habes. — Nihil, inquit, aliud quàm post potionem deambulare, quoad gravari tibi sentias crura, postea jacere, atque ita tu facies. His dictis, porrexit calicem Socrati, in quo contritum erat venenum. Socrates verò hilariter, ô Echeocrates, ac-

renvoyés, comme le soir approchait, il demanda le poison. — Criton lui fit entendre qu'il pouvait encore attendre quelque temps, comme d'autres avaient coutume de faire, qui ne buvaient le poison qu'après avoir mangé, joui même de leurs amours. — Alors Socrate : Ils croyaient sans doute et avec raison gagner du temps, mais je crois que je n'y gagnerai rien que de me rendre ridicule à moi-même ; pareil à celui qui voudrait épargner une chose dont rien n'existe plus.

— Alors Criton : Qu'ordonnes-tu encore ? — Rien, dit Socrate, si ce n'est que mes exhortations ne sortent point de votre mémoire : si vous le faites, vous aurez obéi en tout à mes désirs. — Criton redemanda : Comment, ô Socrate, désires-tu être enseveli ? — Comme il vous plaira, dit-il, si toutefois vous pouvez me saisir et que je ne vous échappe pas. Puis, souriant, il se tourna vers nous : Je ne saurais venir à bout de persuader à Criton que je suis le Socrate qui s'entretient avec vous, et qui ordonne toutes les parties de son discours ; il s'imagine toujours qu'il va me voir mort tout à l'heure. Ensevelis-moi donc, ô Criton, comme tu le jugeras convenable, car sache que je m'en vais ailleurs. Sur ces entrefaites, on apporta le poison, et Socrate se tournant vers le geôlier : Mon ami, lui dit-il, indique-moi ce qu'il faut que je fasse, car tu dois avoir l'expérience de ces choses ? — Pas autre chose, reprit le geôlier, que de vous promener quand vous aurez bu le poison, jusqu'à ce vous sentiez vos jambes s'appesantir, alors de vous coucher. Faites ainsi. — A ces mots, il tendit à Socrate la coupe qui contenait le poison. Mais Socrate la prit, ô Echecrate,

cepit, nihil omninò commotus, neque colore, neque vultu mutato, cùmque sparsisset aliquid ex poculo ut Diis libaret, felicem ab illis sibi transmigratiōnem precatus, facilè alacriterque ebibit. Plerique nostrum retinere eò usquè quodam modo lacrymas potueramus; ut verò hibentem vidimus et bibisse, ulteriùs non potuimus, sed me quidem dolor adeò superabat, ut lacrymæ largiter mihi profluerent, non Socratem sed nostram vicem miserentibus nobis, qui velut parente orbaremur. — Quo Socrates animadverso : Quid facitis, ô viri ! atquè ego, maximè hanc ob causam mulieres abegeram. Audiveram enim cum gratulatione et applausu esse ex hâc vitâ migrandum. His dictis, erubuimus et lacrymæ subitò exaruerè, succedente in locum doloris admiratione. Sed Socrates, cùm crura gravari sentiret, decubuit resupinus, tùm qui venenum præbuit pedes compressit, quæsivitque an sentiret, negavit. Indè tibias paulatimque manu ascendens, ostendit nobis eas frigescere, aitque cùm ad cor perveniret, rigore decessurum. — Jàmque friguerant ei præcordia, cùm, detegens sese (nam coopertus erat), dixit, quæ vox illi postrema fuit : O Crito, gallum Æsculapio debemus, quem reddite, neque negligatis. — Fiet, inquit Crito, et quæsivit quid aliud juberet. — Ille nihil respondit, sed cum

avec la plus parfaite sérénité, sans émotion aucune, sans changer de visage ni de couleur ; il en répandit quelques gouttes en l'honneur des dieux, leur demandant de rendre son voyage plus heureux, et l'avalait avec une tranquillité et une facilité merveilleuses. Jusque-là nous avons eu presque tous assez de force pour retenir nos larmes ; mais, en le voyant boire, et après qu'il eut bu, nous n'en fûmes plus les maîtres. Pour moi, la douleur me saisit avec force, mes larmes s'échappèrent avec abondance ; ce n'était pas Socrate que nous pleurions, comme si nous avions perdu un de nos parents, mais c'était sur notre sort à nous, misérables. — Socrate se retourna : « Que faites-vous, ô hommes ! c'est pour cela principalement que j'ai renvoyé les femmes ; car j'avais entendu dire que c'est avec des félicitations et des applaudissements qu'on devait quitter la vie. — Ces paroles nous firent rougir, nos larmes cessèrent de couler. L'admiration succéda à la douleur. Mais Socrate, sentant ses jambes s'appesantir, se coucha sur le dos ; celui qui lui avait présenté le poison lui serra les pieds, en lui demandant s'il le sentait. Socrate répondit que non. Remontant peu à peu ses mains plus haut vers les tibias, le géolier nous fit voir qu'ils étaient glacés, et quand ce froid arrivera jusqu'au cœur, nous dit-il, Socrate mourra. — Déjà le bas-ventre commençait à se refroidir, lorsque Socrate se découvrant (car il était couvert) nous dit ces paroles qui furent les dernières : Nous devons un coq à Esculape, ô Criton, donnez-le lui et ne négligez point cette dette. — Cela sera fait, dit Criton. Et il demanda en même temps s'il n'avait rien autre à ordonner. So-

parvo tempore interquievisset, commotus est, et minister eum detexit, atque ipse lumina fixit. Quod cùm Crito cerneret, ora oculosque composuit. Hic finis fuit amici nostri, ô Echebrates, viri nostro quidem iudicio, omnium quos experti sumus, optimi et sapientissimi.

---

crate ne répondit pas ; mais, peu d'instants après, il fut saisi d'un mouvement convulsif, le geôlier le découvrit alors complètement : ses regards étaient fixes. Dès que Criton s'en aperçut, il lui ferma les yeux et la bouche. Telle fut la fin de notre ami, ô Echechrates, de l'homme qui, de tous ceux que nous avons connus, fut, à mon avis, le plus juste et le plus sage.

---